

OBERSEKUNDA.

Les Animaux malades de la Peste.

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre,
La peste (puisqu'il faut l'appeler par son nom),
Capable d'enrichir en un jour l'Achéron,
Faisait aux animaux la guerre.
Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient frappés;
On n'en voyait point d'occupés
A chercher le soutien d'une mourante vie;
Nul mets n'excitait leur envie;
Ni loups, ni renards n'épiaient
La douce et l'innocente proie.
Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.
Le lion tint conseil, et dit: „Mes chers amis,
Je crois que le ciel a permis
Pour nos péchés cette infortune.
Que le plus coupable de nous
Se sacrifie aux traits du céleste courroux;
Peut-être il obtiendra la guérison commune.
L'Histoire nous apprend qu'en de tels accidents
On fait de pareils dévouements.
Ne nous flattons donc point; voyons sans indulgence
L'état de notre conscience.
Pour moi, satisfaisant mes appétits gloutons,
J'ai dévoré force moutons.
Que m'avaient-ils fait? nulle offense;
Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger.

Je me dévouerai donc, s'il le faut; mais je pense
Qu'il est bon que chacun s'accuse ainsi que moi;
Car on doit souhaiter, selon toute justice,

Que le plus coupable périsse."

„Sire, dit le renard, vous êtes trop bon roi;
Vos scrupules font voir trop de délicatesse.
Eh bien! manger moutons, canaille, sottre espèce,
Est-ce un péché? Non, non: vous leur fîtes, seigneur,

En les croquant, beaucoup d'honneur;

Et, quant au berger, l'on peut dire

Qu'il était digne de tous maux,

Étant de ces gens-là qui sur les animaux

Se font un chimérique empire."

Ainsi dit le renard, et flatteurs d'applaudir.

On n'osa trop approfondir

Du tigre, ni de l'ours, ni des autres puissances

Les moins pardonnables offenses:

Tous les gens querelleurs, jusqu'aux simples mâtons,

Au dire de chacun, étaient de petits saints.

L'âne vint à son tour, et dit: „J'ai souvenance

Qu'en un pré de moines passant,

La faim, l'occasion, l'herbe tendre, et, je pense,

Quelque diable aussi me poussant,

Je tondis de ce pré la largeur de ma langue;

Je n'en avais nul droit, puisqu'il faut parler net."

A ces mots, on cria haro sur le baudet.

Un loup, quelque peu clerc, prouva par sa harangue

Qu'il fallait dévouer ce maudit animal,

Ce pelé, ce galeux, d'où venait tout leur mal.

Sa peccadille fut jugée un cas pendable.

Manger l'herbe d'autrui, quel crime abominable!

Rien que la mort n'était capable

D'expier son forfait. On le lui fit bien voir.

Selon que vous serez puissant ou misérable,

Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir.

Jean de La Fontaine,

Adieux de Marie Stuart.

Adieu, charmant pays de France,
Que je dois tant chérir!
Berceau de mon heureuse enfance,
Adieu! te quitter, c'est mourir.

Toi que j'adoptai pour patrie,
Et d'où je crois me voir bannir,
Entends les adieux de Marie,
France, et garde son souvenir.
Le vent souffle, on quitte la plage,
Et, peu touché de mes sanglots,
Dieu, pour me rendre à ton rivage,
Dieu n'a point soulevé les flots!

Adieu, charmant pays de France, etc.

Lorsqu'aux yeux du peuple qui j'aime
Je ceignis les lis éclatants,
Il applaudit au rang suprême
Moins qu'aux charmes de mon printemps.
En vain la grandeur souveraine
M'attend chez le sombre Écossais;
Je n'ai désiré d'être reine
Que pour régner sur des Français.

Adieu, charmant pays de France, etc.

L'amour, la gloire, le génie,
Ont trop enivré mes beaux jours;
Dans l'inculte Calédonie
De mon sort va changer le cours.
Hélas! un présage terrible
Doit livrer mon cœur à l'effroi:
J'ai cru voir, dans un songe horrible,
Un échafaud dressé pour moi.

Adieu, charmant pays de France, etc.

France, du milieu des alarmes,
 La noble fille des Stuarts,
 Comme en ce jour qui voit ses larmes,
 Vers toi tournera ses regards.
 Mais, Dieu! le vaisseau trop rapide
 Déjà vogue sous d'autres cieux;
 Et la nuit, dans son voile humide,
 Dérobe tes bords à mes yeux!

Adieu, charmant pays de France, etc.

Pierre-Jean de Béranger.

Oceano Nox.

Oh! combien de marins, combien de capitaines,
 Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
 Dans ce morne horizon se sont évanouis!
 Combien ont disparu, dure et triste fortune!
 Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
 Sous l'aveugle Océan à jamais enfouis!

Combien de patrons morts avec leurs équipages!
 L'ouragan de leur vie a pris toutes les pages,
 Et d'un souffle il a tout dispersé sur les flots!
 Nul ne saura leur fin dans l'abîme plongée.
 Chaque vague en passant d'un butin s'est chargée;
 L'une a saisi l'esquif, l'autre les matelots.

Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!
 Vous roulez à travers les sombres étendues,
 Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
 Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
 Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
 Ceux qui ne sont pas revenus!

Et quand la tombe enfin a fermé leur paupière,
 Rien ne sait plus vos noms, pas même une humble pierre
 Dans l'étroit cimetière où l'écho nous répond;

Pas même un saule vert qui s'effeuille à l'automne,
Pas même la chanson naïve et monotone
Que chante un mendiant à l'angle d'un vieux pont!

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires?
O flots, que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux!
Vous vous les racontez en montant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

Victor Hugo.